

“Jachère” et “défricher” dans les parlers valdôtains

Saverio Favre

... *il avait mis tous ses amis en jachère.*
(Montherlant)¹

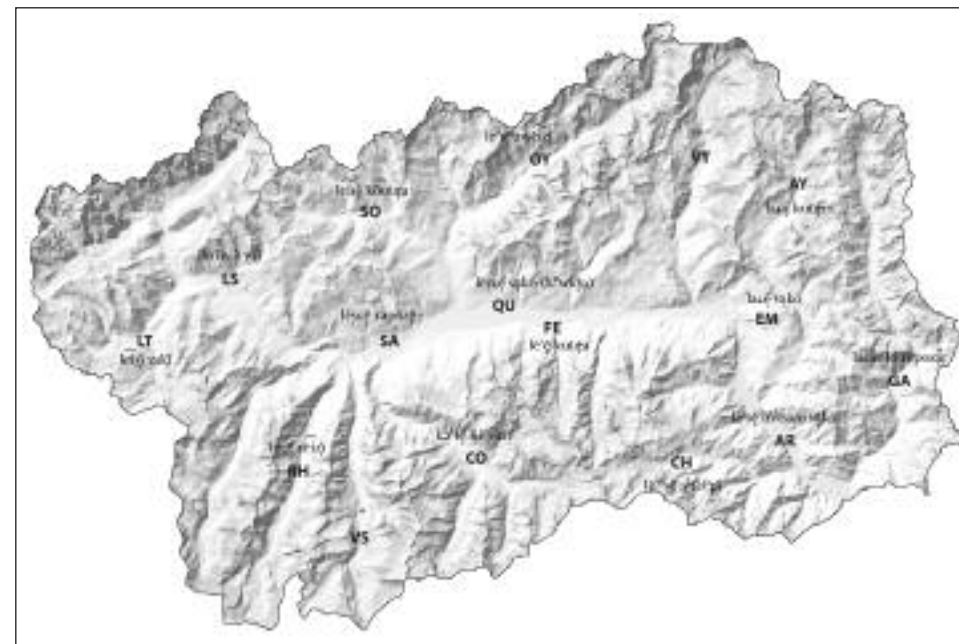
... *come l'aratro in mezzo alla maggese.*
(Pascoli)²

Ouèy lé tsan y son vaco
é lé dzèn van tcheu ya...
(Magui)³

JACHÈRE

Les trois passages cités en ouverture de ce texte évoquent tous l'abandon et la solitude : cette condition, rapportée à une jachère, est toutefois passagère et prélude à une nouvelle vie, à une reprise plus vigoureuse de la productivité. « État d'une terre labourable qu'on laisse temporairement reposer en ne lui faisant pas porter de récolte » : telle est la définition courante de jachère⁴. Il s'agit d'un mot qu'on trouve dans le bas latin sous la forme de GASCARIA mais remontant au gaulois *GANSKARIA “charrue”, dérivé de *GANSKO “branche”⁵. L'équivalent italien est au contraire *maggese*, se rapportant au mois de mai, du latin MAJUS⁶. Les parlers valdôtains, quant à eux, ont choisi d'autres types lexicaux pour indiquer une jachère, avec des solutions diversifiées, souvent génériques, mais parfois très pertinentes.

Nous ne savons pas jusqu'à quel point en Vallée d'Aoste on pratiquait l'assolement et si on avait donc l'habitude de laisser une terre en jachère. Vraisemblablement ne laissaient reposer un champ que ceux qui en possédaient plusieurs, car les autres ne pouvaient pas se permettre d'en faire autant. D'après certains témoignages, étant donné qu'autrefois il y avait beaucoup plus de champs qu'aujourd'hui et que le fumier produit par les vaches ne suffisait pas, on laissait des champs en jachère et cela servait de fumure⁷. Et si cette alternance de culture et de jachère était autrefois répandue, jusqu'à quelle époque l'a-t-on pratiquée, puisqu'à présent, dans nos hameaux de montagne, les champs ont presque disparu ? Probablement, le fait que cette pratique soit tombée en désuétude depuis longtemps est à la base de certaines incertitudes de la part des paysans interviewés et, malgré la variété, de la relative pauvreté lexicale en ce qui concerne les termes spécifiques, voire techniques.



Carte APV (02303 A) - “Laisser en jachère un an”.

Cette situation est du moins celle qui apparaît d'après les enquêtes de l'Atlas des Patois Valdôtains (APV)⁸. La carte linguistique se rapportant à la question “jachère” nous montre que tous les témoins ont, bien sûr, donné des réponses, mais il s'agit le plus souvent de mots ou de locutions génériques, pouvant apparaître dans d'autres contextes, ou être rapportés à d'autres réalités. On a l'impression que le témoin, ne possédant pas, ou ne possédant plus, le terme spécifique pour désigner une jachère, cherche à donner une réponse en puisant dans le vocabulaire de son patois, parmi les mots pouvant mieux rendre l'idée. Voilà donc les résultats de l'enquête dialectale réalisée dans les seize points touchés par l'APV.

1. *Vèizi* (La Salle, Rhêmes-Saint-Georges, Oyace, Quart) : il s'agit d'un adjectif qui, comme ceux des points 2. et 3., est souvent juxtaposé au substantif “champ” ; ailleurs ces adjectifs apparaissent tout seuls et, même s'ils ne sont pas précédés de l'article, on peut les considérer comme des adjectifs substantivés (à moins qu'il n'y ait d'indications précises de la part du transcripneur). *Vèizi* est un continuateur du latin VACIVUS (FEW, XIV, 107)⁹ signifiant “vide” ; dans plusieurs endroits du domaine francoprovençal, on emploie cet adjectif pour indiquer une jachère, en le juxtaposant à des substantifs tels que “champ”, “terre”, etc. Cependant, il signifie aussi “inculte”, “stérile”. Dans les patois valdôtains, *vèizi* est un mot du langage courant dont le sens commun est “vide”, en syntonie avec sa base étymologique. Le Nouveau Dictionnaire de

Patois Valdôtain (NDPV)¹⁰, à côté de *tsan vèizi* “jachère”, cite aussi *vatse vèizi-va*, expression fort répandue pour indiquer une vache vide, qui ne porte pas, dont on trouve aussi de nombreuses attestations dans le FEW, à propos du bétail en général, dans le sens aussi de bête qui ne produit pas (parce qu’elle est trop jeune ou stérile) ou qui reste une année sans produire, qui ne produit pas dans l’année, qui n’est pas pleine, qui est inféconde, etc.

2. *Vouiddo* (Sarre, Fénis) : l’adjectif, ainsi que le précédent, a le sens de “vide”, comme le latin populaire *VOCITUS, auquel il faut remonter pour une explication étymologique du mot (FEW, XIV, 589). À remarquer aussi, à ce propos, l’ancien français *voide tere* ou *vuide terre* “terre en friche”, “terre en jachère”.
3. *Vaco* (La Thuile, Quart, Émarèse, Arnad, Champorcher, Gaby) : la base étymologique du mot est le latin VACUUS “vide” (FEW, XIV, 110). Le sens général du terme ne s’écarte pas des deux précédents, compte tenu aussi du fait que VACIVUS et *VOCITUS sont issus du latin classique VACUUS. En Vallée d’Aoste on emploie l’adjectif *vaco* essentiellement pour indiquer un terrain inculte, ou dont on a abandonné la culture (parfois aussi stérile ou en friche). Les variantes *vacollo* ou *vaquello* sont aussi d’usage courant, ainsi que le verbe *vaqué* “devenir inculte” ; *vacole* est attesté très fréquemment dans le Cadastre Sarde¹¹. Quand on parle donc d’un terrain *vèizi*, *vouiddo*, ou *vaco*, on ne désigne pas nécessairement une jachère mais, plus souvent, un terrain inculte, abandonné : seuls le contexte ou des éclaircissements supplémentaires peuvent nous faire parvenir à une interprétation correcte du mot. *Vaco* est aussi employé au sens figuré : *être vaco* signifie être sans travail, au chômage¹² ; *en tsèn dè... y ét rênque dè vaco* “chez... il n’y a que de *vaco*”, c’est-à-dire qu’il n’y a personne qui a eu de descendance.
4. *Eun atteppi* (Champorcher) : c’est le participe substantivé d’un verbe dérivant de *teppa* “motte de terre gazonnée”, “gazon”, continuateur de *TIPPA (vorrom.) (FEW, XIII/1, 350b). *Atteppi* ou *èntepi*, dans les patois valdôtains, a généralement le sens de “gazonné” : *lachà èntepi un tchamp* signifie laisser gazonner un champ. Ce type lexical, à côté de jachère, terre inculte, peut donc indiquer aussi un pâturage provenant d’un champ gazonné. Un mot au champ sémantique analogue est *èndjèrbì*, désignant un terrain qui n’a plus été cultivé et qui s’est transformé en pâturage : il s’agit d’un dérivé de *djierbe*, *djeurbe*, terrain pauvre, maigre, stérile, destiné au pâturage : d’ailleurs, aussi *gerbido* de l’italien veut dire terrain inculte.
5. *Èn tsan que rèpouze* (Cogne) : “un champ qui repose” est la réponse du témoin, fournissant tout simplement l’explication du mot jachère, à la suite peut-être des suggestions de l’enquêteur. Elle ne nous donne aucun renseignement intéressant sur le vocabulaire du patois de Cogne, même si le NDPV, parmi les sens de la voix *repoù*, cite, en parlant de la terre, “friche” et “jachère”¹³.

6. *Couteura* (Saint-Oyen, Quart, Fénis, Émarèse, Ayas, Arnad) : voilà un mot spécifique pour désigner une jachère, que l’on retrouve dans la locution *èn couteura* “en jachère”. Probablement la distribution géographique de ce type lexical était autrefois bien plus vaste par rapport aux attestations de l’APV. Le terme *couteura*, paraît-il, aurait survécu dans quelques endroits seulement et son emploi pose parfois des doutes : à Quart, par exemple, la réponse du témoin a été vraisemblablement conditionnée par l’enquêteur ; de l’avis du témoin d’Arnad, au contraire, on emploierait le mot *couteura* pour un champ qui reste en jachère deux ou trois ans. Le FEW, quant à lui, cite une expression du parler de Valtournenche *lésé a couteua* “laisser reposer un champ” (FEW, II/2, 1504). *Couteura* remonte au latin CULTURA “culture”, “terre cultivée”, “champ labouré”, ayant pris des sens différents, parmi lesquels celui de jachère, pratique répandue et faisant partie, comme l’assolement, de systèmes de culture très anciens. Le NDPV explique la voix *coteura* par “fumier, engrais pour la campagne” et la voix *coteuré* par “fumer, engraisser, cultiver” ; dans certains patois *fé coteura* signifie “retourner le terrain”¹⁴. Quand les champs recouvraient les coteaux de nos montagnes, dans le cadre d’une économie autarcique, le vocabulaire propre aux techniques de cultivation était naturellement plus riche et approprié.



1951-52. Saint-Nicolas, village de La Cure.
Aldino et René Champrétavy en train de rontché lo Gran Noousse

(photo propriété famille Champrétavy)

DÉFRICHER

Le mot friche “terrain non cultivé” remonte au moyen néer. VERSCH “frais”, souvent employé avec le substantif *lant* “terre”, pour désigner une terre qu’on avait gagné sur la mer. Défricher signifie donc “mettre en culture un terrain resté en friche ; rendre propre à la culture un terrain inculte” (FEW, XVII, 424), ou encore “transformer en terre cultivable (une terre en friche) en détruisant la végétation spontanée”¹⁵. Le concept de “défricher”, contrairement à celui de “jachère”, a été très clair : les témoins semblent ne pas avoir eu d’hésitations à trouver le mot patois correspondant et donc les réponses ont été pertinentes et précises. L’action de défricher un terrain est peut-être une opération relativement fréquente ou dont le souvenir est encore vivant : voilà donc la série des différentes désignations tirées des parlers valdôtains et classées par ordre de fréquence.

1. Le type lexical le plus répandu est représenté par les continuateurs du latin RUNCARE (FEW, X, 575) attestés dans douze points d’enquête (La Thuile, La Salle, Rhêmes-Saint-Georges, Valsavarenche, Cogne, Sarre, Saint-Oyen, Oyace, Fénis, Ayas, Arnad, Gaby). Les variantes phonétiques et morphologiques, propres aux différents patois, sont plutôt nombreuses et vont de *roncà*, à *ronqué*, à *rontché*, à *rontsé*, jusqu’à *roncaché*. À Sarre on trouve le déverbal *rontso*, dans la locution *fée eun rontso*, litt. “faire un défrichage”. Parfois, un préfixe est ajouté à la racine du verbe, comme dans *arrontsé*, *arrontsi*, *arrountché* (respectivement de Fénis, Arnad et Gaby) ; ce même verbe, ou une forme verbale analogue, traduisent aussi l’idée de “arracher”, comme c’est le cas de *arrontsé* de Fénis (où une parfaite homonymie se vérifie avec le correspondant de “défricher”, ce dernier apparaissant tout de même en alternative avec *rontsé*), *arrantsi* d’Arnad (où un changement de voyelle distingue les deux verbes), *arrontsé* de Quart et de Valtournenche, *arrontchà* d’Ayas, *darantsi* de Champorcher, etc. Le déverbal *ron* “terrain défriché” est fort bien représenté dans la toponymie et même dans l’anthroponymie locales comme le démontrent les toponymes (qui souvent sont aussi des noms de famille) : *Ronc*, *Ronches*, *Ronchettes*, *Ronchailles*, etc. Un *ron* est donc un terrain qu’on a *ronqué*, même si, d’après l’Abbé Henry, le champ sémantique de ce verbe n’est pas suffisant pour rendre compte du travail pénible que cette opération nécessite :

« D’abord il s’agit d’un terrain souvent très en pente où même les mulets ne se tiennent pas debout, ou ne peuvent arriver ; puis c’est un terrain tout rempli de racines d’arbres et où il y a autant et plus de pierres que de terre. Alors, il faut creuser et arracher ces racines ; puis extraire une à une les grosses pierres, les jeter au fond du *ronc* pour faire le mur de soutènement du futur champ ; puis semer cette terre, dans laquelle même après retournée, il reste encore autant de

petites pierres que de terre. Voilà le *ronc* de la montagne : les champs, les prés de la montagne ont tous été faits ainsi : toute la terre qu’ils contiennent est passée, pellée par pelée, sur les bras du *ronqueur* ou *roncaté*. Que je sache, il n’y a pas de termes français qui indiquent bien la chose : ce n’est ni défricher, ni défoncer, ni rompre, ni tourner, ni retourner, c’est *ronquer* »¹⁶.

Un autre toponyme répandu (mais le même mot appartient aussi au langage courant) est *Novaillo* “terrain nouvellement défriché et mis en culture”, du latin NOVALIS (FEW, VII, 201) ayant aussi le sens de “jachère”.

2. La deuxième variante lexicale fondamentale est représentée par les continuateurs du latin RUMPERE “rompre” (FEW, X, 568b) *rontre* ou *ronte*, attestés dans quatre variétés de patois valdôtains (Quart, Valtournenche, Émarèse, Ayas). Le verbe apparaît parfois dans des formes avec préfixe telles que *arrontre* ou *arronte* servant à mieux distinguer l’idée de rompre par rapport à celle de défricher. Le NDPV fait remarquer que : « *Arontre eun tsan* signifie le labourer avant l’hiver, superficiellement, pour enterrer le chaume ou les plantes nuisibles. *Réyé* signifie au contraire labourer un champ avant l’ensemencement, en profondeur, pour rendre la terre perméable et faciliter l’ouverture des sillons »¹⁷. Le verbe *déronte* du patois d’Ayas signifie au contraire “traire une génisse pour la première fois”, ou “chauffer le four à pain pour la première fois dans l’année”. Ailleurs, on utilise *dérontre* dans d’autres contextes encore, comme *dérontre la fa* “donner le tranchat, le fil à une faux neuve, avec le marteau et l’enclume” ; *dérontre la grandzà* “faire le premier tour de grange, en battant le blé au fléau, avant de retourner les javelles pour les battre de l’autre côté”¹⁸.
3. À Champorcher et à Arnad, on trouve des verbes bâtis sur le substantif *teppa* “motte de terre gazonnée”, respectivement *dateppi* et *dehteppi* ; dans le premier cas ce verbe apparaît comme solution unique, dans le deuxième comme variante. *Dateppi* et *dehteppi* signifient donc “enlever les mottes de gazon”, opération nécessaire pour défricher un terrain. À Émarèse, à côté de *rontre*, on emploie aussi la locution *vére la teppa* “tourner la motte de gazon”.

NOTES

¹ H. DE MONTHERLANT, *Les Lépreuses*, II, XIV, p. 147.

² “... comme la charrue au milieu de la jachère”. G. PASCOLI, *Lavandare*, du recueil *Myrica*.

³ “Aujourd’hui les champs sont incultes et les gens s’en vont tous...” texte de Magui BÉTEMPS (*1947 - †2005), première chanteuse valdôtaine en francoprovençal, chanté par Maura SUSANNA dans l’album *Fables de nos jours*, 1983.

⁴ Cf. *Le Grand Robert de la langue française*, Paris 1986, deuxième édition, s.v. **jachère**.

⁵ Cf. *Dictionnaire étymologique de la langue française*, par O. BLOCH et W. VON WARTBURG, Presse Universitaire de France, Paris 1975, sixième édition, s.v. **jachère**.

⁶ Cf. *Dizionario Etimologico Italiano*, a cura di C. BATTISTI e G. ALESSIO, G. Barbèra Editore, Firenze 1950-1957, s.v. **maggese**.

⁷ Voici un témoignage recueilli à Ayas dans les années 1970 : « Autrefois (jusqu'à la première guerre mondiale), à Ayas il y avait beaucoup plus d'habitants, qui devaient vivre des produits de la terre, et alors il y avait plus de champs que de prés et le nombre de vaches était bien inférieur à celui d'aujourd'hui. On n'avait donc pas assez de fumier pour les champs, alors, une année sur trois, on en laissait un en jachère (cela équivalait au fumier) et on pouvait ainsi obtenir deux récoltes sur trois années : c'est la forme la plus ancienne d'assolement ».

⁸ *Atlas des Patois Valdôtains (APV)*, en cours de réalisation auprès du Bureau Régional pour l'Ethnologie et la Linguistique (BREL), comprenant 16 points d'enquête (La Thuile, La Salle, Rhêmes-Saint-Georges, Valsavarenche, Cogne, Sarre, Saint-Oyen, Oyace, Quart, Fénis, Valtourneche, Émarèse, Ayas, Arnad, Champorcher, Gaby) avec un questionnaire d'environ 6000 questions.

⁹ FEW = *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, par W. VON WARTBURG, Bâle, à partir de 1922.

¹⁰ NDPV = *Nouveau Dictionnaire de Patois Valdôtain*, par A. CHENAL et R. VAUTHERIN, Musumeci, Aoste 1997.

¹¹ Le Cadastre Sarde fut réalisé en Vallée d'Aoste dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, dans le cadre d'un recensement des fonds du royaume de Sardaigne et dans le but d'une péréquation foncière. Il s'agit d'un cadastre sans plans.

¹² Cf. NDPV, s.v. **vaco**.

¹³ Cf. NDPV, s.v. **repou**.

¹⁴ Cf. NDPV, s.v. **coteura** et s.v. **coteuré**.

¹⁵ Cf. *Le Grand Robert de la langue française*, Paris 1986, deuxième édition, s.v. **défricher**.

¹⁶ Cf. HENRY, J. -M., *Vieux noms patois de localités valdôtaines*, dans *Noutro Dzen Patoué*, Aoste, n° 2, 1964 ; n° 3, 1965 ; n° 4, 1966.

¹⁷ Cf. NDPV, s.v. **arontre**.

¹⁸ Cf. NDPV, s.v. **dérontre**.